Ziglôbitha,
Revue des **A**rts, **L**inguistique,
Littérature & **C**ivilisations
Université Peleforo Gon Coulibaly - Korhogo

Figuration et portée symbolique de la mort à travers *Assèze l'Africaine* de Calixthe Beyala.

Bocar Aly PAM
Université Assane Seck, Ziguinchor
bapam@univ-zig.sn

Résumé : Cet article analyse le rôle de la mort dans l'écriture de la romancière camerounaise Calixte Beyala. Nous nous intéresserons spécifiquement à son roman *Assèze l'Africaine*, une œuvre qui décrit le désenchantement post-colonial africain. A travers les différents personnages masculins et féminins autours desquels sont tissées les intrigues de ce roman publié en 1994 se perçoivent les fonctions narratives, thématiques et allégoriques de la mort. Il ressort en effet de la comparaison de ces différents personnages et de leur situation respectives que la mort est la métaphore d'un malaise social engendré aussi bien par la colonisation occidentale que par les indépendances africaines mal gérées. Une approche sociocritique appliquée à cette étude permettra d'interroger le cadre social dans lequel évolue la figuration de la mort et ses variantes.
Mots-clés : roman, écriture, mort, figuration, Beyala.

Abstract : This article analyzes the role of death in the writing of the Cameroonian novelist Calixthe Beyala. We will focus specifically on her novel *Assèze l'Africaine*, a work that describes the post-colonial African disenchantment. Through the different male and female characters around which the intrigues of this novel published in 1994 are woven, the narrative, the thematic and the allegorical functions of death are perceived. Indeed, from the comparison of these different characters and their respective situations, it emerges that death is the metaphor for a social malaise generated both by Western colonization and by poorly managed African independence. A socio-critical approach applied to this study will allow us to question the social framework in which the representation of death and its variants evolve.
Keywords: novel, writing, death, representation, Beyala.

Introduction

Il est frappant de constater que dans le roman négro-africain de langue française, la mort tient une place prépondérante. Parmi les questions auxquelles *Assèze l'Africaine* de Calixthe Beyala fait retour, celle de la représentation de la mort n'est pas la moindre. Qu'est-ce qui explique cette prépondérance ? L'investissement de la mort dans le roman de Beyala suscite des interrogations : la mort que l'auteur préconise n'est-elle pas l'incarnation d'une Afrique en déconfiture ? N'est-elle pas de rigueur si on veut voir la situation du continent et la mentalité de certains personnages évoluer vers des cimes merveilleuses ? Cette volonté de transcrire la signification de la mort de certains personnages nous amène vers la conception selon laquelle l'art ou la littérature doit servir au

devenir et au bien-être de la société qui l'a vu naître car l'écrivain a une responsabilité qui dépasse le cadre fictionnel et ludique de son œuvre.

1. Un récit des impasses africaines mortifères et nauséeuses

Assèze est « née dans un village cocorico-misérable », dans des conditions « si peu orthodoxes » (Calixthe Beyala, 1994, p.19). Sa mère et sa grand-mère l'élèvent. Son aïeule est amère devant cette vie qu'elle voit plus belle pour elle et sa fille. Ces trois femmes vivent pauvrement dans leur hutte. Leur village reculé vit pratiquement en autarcie. Nous côtoyons l'Afrique embourbée dans un temps passé où l'invention de l'électricité et l'eau courante sont inconnues. Après la mort de sa grand-mère, Assèze change d'univers. Awono, un ancien amant de sa mère, propose de l'accueillir chez lui, à Douala. Elle cohabite ainsi avec la fille d'Awono, Sorraya. Nous nous retrouvons alors face à l'Afrique « d'en haut » qui coudoie de près l'Afrique « d'en bas ». Celle-ci est proche de son ancienne campagne. La même odeur de pauvreté y règne. Le Cameroun subit la corruption. Tout le pouvoir en est infecté. Awono travaille au gouvernement. Il s'enrichit grassement sur le dos du peuple. C'est ainsi qu'on peut lire cette observation de la narratrice :

> « Awono […] était responsable des dédouanements des marchandises, directeur des frets, président des transporteurs réunis, président des syndics de transporteurs, adjoint au maire, conseiller du directeur de banque. Aucun trafic de marchandises n'était possible sans sa signature. Le soir, il rentrait dans le palais en suant et clopinait sous le poids des dossiers. Il en éparpillait sur son bureau poussiéreux, signait et contresignait, insultait les fonctionnaires, ces minuscules tacherons : « Tous des fainéants qui se laissent vivre aux crochets du contribuable » .(Calixthe Beyala, 1994, p.94)

De pareilles scènes sont légions dans le roman. Awono est l'incarnation du personnage africain postcolonial, corrompu et aux antipodes de certaines valeurs.En effet, ce roman présente un contexte de crise sociale, économique et politique bien précis, celui des pays africains francophones après les indépendances, une Afrique et un Cameroun en pleine déliquescence, dans un climat atmosphérique déréglé, où les pluies intempestives se déchaînent en pleine saison sèche et des chaleurs mortelles en celle de la pluie.

L'œuvre expose, par brides, la situation de ce pays africain qui s'effondre, engendrant une société désemparée, morose.

1- Un univers dysphorique sous le signe de la pourriture

La putréfaction exprime de façon indirecte l'état de choses et des êtres. Elle se rapporte ici à l'aspect physique et spirituel des humains et des endroits qu'elle

recouvre. Pour ainsi dire, la pourriture se rapporte à un univers soumis à une altération irréversible, comme celui de la misère, de la corruption, de la marginalité, de la dépravation et de la violence. La putréfaction et la décomposition des sociétés postcoloniales s'élèvent de ce fait aussi bien des cadavres que des actes humains.

A travers l'écriture de la romancière camerounaise, tout le corps social est ici le lieu de la pourriture, des excrétions pestilentielles et du grouillement d'une vie parasitaire. Ainsi, sous le pont et à travers la ville coule une eau trouble, « boueuse » qui renvoie au paradigme de « la souillure et de la puanteur ». La boue que draine le fleuve témoigne métaphoriquement de la corruption « organique, politique et morale ».
L'espace urbain et la mort finissent par se confondre, ils deviennent presqu'interchangeables.

La capitale camerounaise est décrite comme une ville « sale et gluante de pluie », le marché de la ville est submergé d'odeurs. Plus loin, lors de la construction d'industries « agromaladives », c'est une odeur sans nom qui accueille la visiteuse *d'Assèze l'Africaine* :

> « Ce qui m'accueillit d'abord au village fut l'odeur. Elle m'accueillit dès le sentier, à cinq cents mètres des habitations. Avec des vents contraires, elle disparaissait et revenait subitement lorsque le vent tournait. Elle me tenait les narines et la tête. Je me demandais ce qui avait pu crever pour puer ainsi. C'était atroce à respirer » (Calixthe Beyala, 1994, p.128)

C'est ce mal psychologique se donnant avant tout à lire dans les yeux hagards et angoissés du personnage, incessamment en lutte contre un déséquilibre mental qui se dégage tout au long de l'œuvre. Assèze nous engloutit tout entier dans son univers toujours vrai, souvent sordide. Les habitants qui sont conscients de leur situation de précarité restent prisonniers de ces endroits où ils déversent leur trop plein de frustration et de violence. En effet, derrière les grilles de ces vastes bagnes à ciel ouvert, ils réalisent bien que leur existence s'est arrêtée et que leur avenir est bloqué, du moins hypothéqué. Beaucoup sombrent dans le désespoir, comme la ville de Douala qui est peinte en ces termes :

> « Laide, construite avec n'importe quoi et qui. Elle a grandi par hoquets successifs. On y accède par des petites bourgades appelées pompeusement Douala quatre, Douala trois et Douala deux. Elle est laide […] le soleil et l'humidité incendient et moisissent les maisons, les couvrant d'une poussière poisseuse […] et par pudeur, je vous épargne la description du fleuve ; cette eau d'un éclat de fer très douloureux pour la vue… » (Calixthe Beyala, 1994, pp. 65-66)

Mais c'est surtout le contenu de cet espace urbain qui finit de convaincre le lecteur du caractère repoussant de ces villes africaines hypertrophiées mais qui peinent à satisfaire les besoins vitaux de leurs occupants comme en témoignent ces observations de la narratrice:

> « Sur les trottoirs justement, des types qui regardent à l'intérieur des vitrines, muets d'envie. On peut voir étager des lépreux de la gare, des culs –de jatte de Monoprix, des manchots de la poste, des enfants pousse-pousse, des fillettes –cacahuètes, des cireurs de chaussures » (Calixthe Beyala, 1994, p.67)

Cette ville kafkaïenne cache des réalités et des contrastes saisissants, à l'image du quartier du bas :

> « Au quartier du bas : les maisons sur les bords de la route étaient construites avec les débris de la civilisation, cartons en violente décomposition, fils barbelés crochus, énormes plaques cuivrées griffées aux noms de quelques anciens combattants morts pour la France, tôle ondulée, boîtes de Guigoz, vieilles roues de bicyclette, une poubelle hérissée d'affiches publicitaires : […] L'électricité n'allait pas dans les maisons. On y vivait comme dans mon village. On fonctionnait à la lampe-tempête ou aux bougies. On consommait au feu de bois et à la cadence du pilon dans les mortiers. […] de petites maisons carrées, rectangulaires ou cubiques posées en désordre comme si on avait hâte de loger du monde. Leurs heureux locataires les avaient agrémentées à leur goût, avec de vieux pagnes, des posters géants, des rideaux de tôle rouillée. Dans la cour, des hommes en bras de chemise buvaient du beaufort, jouaient aux cartes et commentaient la venue du Général de Gaulle, un événement qui avait lieu trois mois auparavant » (Calixthe Beyala, 1994, p.68)

Le vocabulaire est extrêmement péjoratif, mais surtout la longue énumération et le nombre d'adjectifs qui accentuent ici l'image du désordre et du chaos, dont il semble impossible de se dépêtrer. L'humiliation sociale du physique des personnages témoigne dès lors du manque de considération qu'ont les dirigeants de la vie des peuples des bas quartiers et du monde rural qui sont encore les plus mal lotis. Augustin H. Asaah abonde dans ce sens lorsqu'il déclare :

> Les écrivains africains francophones d'Afrique subsaharienne dévoilent les tares de la société néo-coloniale afin de la lessiver et d'ériger une cité meilleure. Ecrivains aux goûts doloristes, ils dépeignent dans leurs œuvres la puanteur, l'aberration et la violence systématiques de l'Etat
>
> (ASAAH H., Augustin, 2005, p. 132)

Dans le passage précité, le nouvel usage est un indice de la misère des habitants qui s'accrochent à n'importe quel détritus pourvu qu'il permette de se

construire un toit. Ils sont conscients de leur situation de précarité dans une société moderne où tout, y compris la misère, se recycle. C'est tout simplement le règne du désordre dans une ville « où chaque recoin était un cache-marginal » (Calixthe Beyala, 1994, p.191)

Ce sont ces mêmes images de désolation que nous retrouvons dans la description que la narratrice dresse de la ville qu'elle parcourt. Elle nous livre son vécu en ces termes :

> « Je m'assis sur le pont du Wouri et contemplai au loin cette ville géante, laide par elle-même, […] sans la nécessité d'aucun effort architectural, […] d'un ordre minutieusement maintenu par des êtres minuscules […] cette ville où chaque recoin était un cache- marginal. […] Au bord de la nausée, tandis que les voitures me lançaient leurs vomissures à la figure, je me levai puis je pénétrais dans le cœur de la cité affligée par son église close, ses bars grands ouverts… » (Calixthe Beyala, 1994, pp.190-191)

La description de la ville est subjective c'est-à-dire vécue et ressentie par l'énonciateur. La ville est perçue par le personnage et livrée à travers ses impressions premières fortement indicielles à travers les formes architecturales immenses, le bruit, la sensation d'étouffement, la surpopulation et l'insupportable indifférence de ses habitants. Les dimensions sont impressionnantes.

La narratrice est envahie par un sentiment de solitude car noyée dans une foule anonyme. Au hasard de ses pérégrinations, dans ce milieu hostile, elle atterrit dans un bidonville, « un cosmos bien organisé avec deux sphères superposées, dont l'une était l'antichambre du paradis et l'autre la cuisine de l'enfer » (Calixthe Beyala, 1994, p.68)

La ville n'est qu'une « jungle humaine » dans laquelle la narratrice est impressionnée, surtout dans les quartiers pauvres, par le surpeuplement et le grouillement des centaines de milliers d'enfants sales et déguenillés. C'est la négativité de la ville africaine post-coloniale, un délabrement de l'environnement social qui atteint son paroxysme dans la ruine et pose un regard critique sur la gouvernance.

2- Critique acerbe de la mauvaise gouvernance

Le récit oppose ainsi, terme à terme, deux univers antithétiques, d'une part le premier caractérisé par la misère, la crasse et l'ignorance et, d'autre part, le second dominé par l'opulence et la richesse étalées par les parvenus propulsés au- devant de la scène politique par le pouvoir colonial à la veille de l'indépendance. Ceux-ci doivent servir de tête de pont dans la poursuite de la politique coloniale et la préservation de leurs intérêts économiques. Cette ville

dans la ville contraste avec les autres quartiers surpeuplés et constitués de maisons lépreuses. En effet, si on peut imaginer les somptueuses villas habitées par le gratin du pays, ce sont plutôt des masures longées par des ruelles sordides et boueuses d'où émergent quelques carcasses de logis pourris ou pourrissants, décrépits et hideux que traversent les visiteurs. Y végète « un peuple cardiaque », le grand nombre dont les conditions de vie primaire (eau, électricité, sanitaires, nourriture…) font défaut. En se promenant avec Awono, le lecteur peut découvrir l'extrême déliquescence des milieux traversés, l'obscurité y est quasi totale :

> « Nous roulâmes un moment encore entre les morceaux de tout, des bouts de ceci, les tranches de cela, les matériaux de récupération, et nous arrivâmes à la décharge publique. […] nous fûmes assaillis par une masse d'oubliés du développement : des paysans en manque de terre, des ouvriers diplômés tous azimuts sans qualification ni boulot, des expéditeurs, des chercheurs de diams, des femmes qui tiennent pignon sur rue en attendant…Un quartier salle-d'attente » (Calixthe Beyala, 1994, p.170).

Ou encore :

> « Tout le long de l'avenue, il n'y a que des masures, des cambuses, des maisons toutes grises, d'autant plus lugubres qu'il est tout terne le lever du jour en ce mois de juin. De vrais tombeaux. C'est terrible, particulièrement horrible, démoralisant, cette impression qu'on a dans une ville africaine […] Elle vous amène obligatoirement à vous demander si vous n'êtes pas ailleurs, dans une autre galaxie » (Calixthe Beyala, 1994, p.170).

De cette ville surgissent des estropiés, des loqueteux, des mendiants. Des endroits où des milliers de démunis vivent et assistent, impuissants, au déclin de leurs conditions de vie, signes de leur agonie. A l'époque, commente la narratrice « les hommes normaux étaient les voleurs, les corrupteurs, les super-faussaires, les mouchards, les trouillards ».

Toutes choses qui font dire à la narratrice d'*Assèze l'Africaine* **:** « Au XXè siècle, vivre sans eau et électricité ! Quel scandale ! ». Calixthe Beyala (1994, p.73)

Dans le contexte de la satire sociale, cette remarque renferme l'idée d'exclusion et de favoritisme qui caractérise aujourd'hui les mœurs politiques africaines.

L'époque du désenchantement est ainsi remise en surface avec les conflits sociaux. Dès lors, l'écriture devient, à ce niveau, un miroir qui renvoie l'image d'une Afrique abâtardie où les problèmes sont souvent masqués par les discours politiques du continent frappé par le désespoir et la corruption généralisée.

Comme cloitrés dans les enfers, les personnages se meuvent dans des espaces démunis du minimum nécessaire, dans une sorte de circularité qui les

condamne au dépérissement ou à leur désintégration. Mais Awono fait bien de donner des précisions en ces termes :

> « Personne ne pouvait aller à l'encontre d'un principe simple et universel : Dieu avait mis en ce bas monde les mers et les fleuves, les marigots et les ruisseaux. Il en allait ainsi des hommes, des pauvres et des riches. » (Calixthe Beyala, 1994, p.184)

L'aversion d'Awono à l'égard du bas - peuple découle d'une appétence morbide du pouvoir. Awono est l'incarnation du politicien véreux et incompétent, plus à l'aise dans des péroraisons spécieuses que dans l'élaboration d'une politique au service du bien-être général. Ces Nègres « blanchisés » regroupés au sein de l'A.C. C. (l'Association des Camerounais Corrompus) dont Monsieur Awono , spécialisé dans l'import-export, est évidemment membre éminent, pompent sans vergogne les forces vives du pays et paradent insolemment au volant des Mercédès rutilantes, insoucieux de la misère des sordides bidonvilles qui jouxtent leurs clinquantes villas.

D'ailleurs, la description du « palais » d'Awono laisse apparaître un entrelacs d'éléments lumineux pour marquer l'illusion que l'homme se crée dans son monde pour l'enjoliver, lui donner un aspect moderne pour sa satisfaction personnelle. Cependant, que de contrastes car l'éclat de ce modernisme s'avère être vain tant son aspect artificiel ne produit aucun effet positif.

La description du palais est assez révélatrice de l'aliénation du personnage dans la mesure où la description vient donner un ton pessimiste au portrait du maître des céans. A son image, « Awono avait lui-même cinquante ans et des poussières mais n'en reconnaissait que quarante-trois ans, les dix autres et des choses, Dieu seul savait où il les cachait » (Calixthe Beyala (1994, p.86), le bâtiment est vétuste en dépit des aspects extérieurs, il date de l'époque de la colonisation comme en témoignent ces écrits en allemand dans sa description :

> « Les choses n'étaient pas aussi brillantes que je me l'imaginais à mon arrivée. La demeure n'était pas un palais mais des anciens bureaux de l'administration allemande et l'on devinait encore, sous la peinture verte recouvrant les portes, leurs vieilles plaques d'immatriculation : « EINWOHNERMELDEAMT TODESFALL-GEBURT-HOCHZEIT ». Là où flottait autrefois le drapeau allemand, un néon brillait et illuminait la véranda de son œil d'insecte. Au début, il était difficile d'en détecter la saleté, mais au bout de quelque temps l'attrait de la nouveauté s'effaçait et on apercevait alors que tout y était poisseux. Des tonnes de poussière se déposaient obstinément sur les étagères et les meubles. On les essuyait mais il en restait toujours. Elle pénétrait dans les narines. Elle donnait des rhumes de cerveau et c'était terrible, les crises d'éternuements qu'il y avait dans cette maison. Elles vous rappelaient du coup que ce n'était pas un palais mais un

> ancien bâtiment d'administration. Je vis également que les couleurs n'allaient pas ensemble. Les portes bleues et les murs roses juraient avec les rideaux beiges. Il manquait des battants aux fenêtres et cela causait beaucoup de soucis. Dès qu'il pleuvait, des flaques d'eau stagnaient partout […] et des trous surgissaient des cafards ». (Calixthe Beyala, 1994, pp.96-97)

Le vocabulaire dépréciatif est une façon pour la narratrice de mettre en exergue l'état de délabrement de cet ancien bâtiment colonial qui est à l'image de la perte des valeurs morales dont font montrent ses occupants, à commencer par Awono, et ses nombreux et divers visiteurs :

> « Il y avait l'accueil qu'Awono réservait aux ACC, « Association des Camerounais Corrompus ». […] Ils entamaient alors des conversations rapides , avec beaucoup de rires. Ils sablaient le champagne à leur vieille amitié. Après le départ des ACC, Awono se levait avec le premier chancellement de l'ivresse et esquissait un pas de danse. Il joignait au-dessus de sa tête ses bras boudinés, cassait ses souliers et, tournant lourdement comme une valse à trois temps… » (Calixthe Beyala, 1994, p.95)

L'attitude de ces nouveaux riches met en évidence le problème de l'aliénation. Ils se mettent à imiter les Occidentaux et ils sont obnubilés par l'idée de ressembler aux autres, selon la norme occidentale.

En effet, ces personnages dans ce roman ont des comportements ridicules à cause de leur pâle imitation des Blancs. Ceci relève de leur complexe d'infériorité envers les anciens maîtres et envers la culture occidentale. L'élite africaine de la période post-coloniale déteste tout ce qui touche et menace son monopole.

Fait déplorable au plan de l'éthique, statistiquement préjudiciable pour l'essor économique du pays, le détournement des fonds publics semble se justifier par ses acteurs par une volonté de conquérir, de conforter et surtout de forcer, par tous les moyens et à tous les niveaux de la société, leur suprématie à l'égard du peuple. Dans sa pénétrante étude consacrée à l'œuvre romanesque de Calixthe Beyala par Rangira Béatrice Gallimore, la romancière confie:

> « Toute la société défile sur scène dans mon œuvre : la tradition et la modernité, le village et la ville, le paysan et l'intellectuel, l'enfant et le vieillard, le pauvre et le riche. Ce sont des gens que j'ai vus vivre, on ne peut écrire que ce que l'on voit, ou ce que l'on voit vivre ».
>
> (Rangira Béatrice Gallimore, 1997, p. 26)

Tout le discours des narrateurs concourt à une incrimination de l'instance politique du marasme qui sévit à travers le pays. Devant l'incurie des dirigeants

africains, la romancière camerounaise en vient à conclure « Autant accepter l'évidence : l'Afrique est fichue ». (Calixthe Beyala, 1994, p.148).

La narratrice impute le malheur qui s'abat sur le continent aux hommes politiques qu'elle prend en aversion, les traitant de tous les noms, « voleurs, détourneurs de deniers publics, affameurs du peuple, apatrides ».

Le pessimisme de la romancière camerounaise réapparaît dans ce monologue qui établit un parallèle entre la vie de sa mère et l'état de l'Afrique ainsi que son devenir :

> « Maman née pauvre, morte pauvre, les mains rendues calleuses par les travaux. Je pensais à sa vie. Elle avait cru, en accouchant d'un fibrome de trois cents grammes, avoir attrapé Dieu par les pieds, mais le pantalon s'était avéré vide. Mourir de malaria au xx è siècle, alors que l'homme allait sur la lune ! Le monde disjonctait. Lasse et cendreuse, je pensais à cette vie en dégénérescence Afrique. La lutte pour la survie : la faim, la soif, la rougeole, le paludisme, le sida, qui tuaient sans ordre de grandeur. Là-bas, l'homme était proche de l'homme mais chacun tenait son couteau fiché contre la poitrine de l'autre. Là-bas, les villageois, dont une poussière rouge recouvrait jusqu'aux yeux, regardaient les pluies et les sécheresses dont Dieu Lui-même tenait les rênes ». (Calixthe Beyala, 1994, p.287)

Lorsque la narratrice d'*Assèze l'Africaine* évoque la mort de sa mère, elle parle par contrecoup du déclin de l'Afrique. La misère et les malheurs de l'Afrique ne se cantonnent plus à des traits purement physiques ou matériels. Le discours dénonciateur prônant une rupture radicale avec l'ordre établi. L'épanouissement de Sorraya dépend de l'avenir de l'Afrique. Celui-ci étant fortement compromis, le parcours romanesque dans le récit se solde par quelques morts.

3- L'exaltation de la mort justicière, purificatrice et point d'appui du renouveau

De son malheur, l'Afrique ne s'extirpera que par la mort, symbole de son refus, de sa force et de sa révolte, négations de toutes ces forces qui la niaient. Chez Beyala, la mort devient signe d'évolution et contient l'espoir d'une purification. Elle a une valeur régénératrice. Il y a donc un travail d'hygiène mentale et d'honnêteté intellectuelle à accomplir dans cette habitation de toutes les corruptions.

Le malaise mis en scène dans cette œuvre n'est donc pas l'expression d'un pessimisme, il peut également sous-entendre l'espérance d'un lendemain meilleur. La romancière trace au sein de l'abîme, la voie d'un possible changement social et politique.

Le premier élément qui nous permet de répondre à cette préoccupation est le dénouement des différentes intrigues romanesques en présence dans le texte. La mort rôde dans la ville corrompue. Le texte se clôt en effet par un hymne à la mort, qui apparaît à travers ces images de la ruine attendue :

> « Ce fut un véritable événement qui relégua au second plan l'actualité politique. Pendant plusieurs semaines, la ville fut en proie à un incendie sans flammes. Le soleil brûlait. Même Dieu n'en demandait pas tant. On annonçait une température de 50 degrés à Douala, 60 à N'Gaoundéré. […]Des oiseaux mouraient sur les arbres et les arbres eux –mêmes n'était plus que du bois mort. Les grenouilles se déshydrataient dans les puits. Les poissons pourrissaient dans le Wouri et on parla d'eux dans les journaux. Le goudron fondait. La poussière recouvrait les bassines et les beignets. L'harmattan devenait fou. Et l'amour, j'imagine, était banni de la ville. Selon les statistiques, pas un enfant ne fut conçu durant cette période. Même les chiens devaient attendre des journées plus clémentes. Le sang fraternel coagulait sur les murs » (Calixthe Beyala, 1994, p.223).

La vision du feu qui ronge la ville relie cette glorification de la mort au décor et à l'intrigue symbolique de l'œuvre. C'est surtout à travers le corps des acteurs, éternels zombies errants, en mal de vivre, dans cet espace aux horizons tragiquement plombés, qu'elle se dévoile le plus dans son horreur, qui va confirmer leur caractère de ruines :

> « L'orage éclata. […] Toute la nuit, il plut. C'était horrible, la quantité d'eau déjà tombée. Ce n'était pas une averse, mais un orage de saison sèche. Au point que les gens pouvaient écouter l'eau s'engouffrer dans les gouttières. […] Le torrent dévalait avec son argile boueuse. Dans la soirée le Wouri s'était élargi à force d'essayer de contenir l'eau qui descendait. Il en faisait une indigestion. Et de surcroit, il continuait de pleuvoir comme vache qui pisse. Les poteaux électriques tombaient morts. Les lignes téléphoniques ? On ne savait plus ce que signifiait une communication. Tout était noir. Le lendemain, les ponts n'étaient plus au-dessus de l'eau, mais sur l'eau. Et cette eau était boueuse […] des beignets passaient tout enflés, un tonneau tout de travers, un bébé, le plus potelé qu'on ait jamais vu, des chiens, des chats et des manguiers, et des manguiers… les oiseaux volaient bas. » (Calixthe Beyala, 1994, pp.225-226).

Dans une étude consacrée aux Pouvoirs *de l'horreur*, Julia Kristeva faisait remarquer que « la pourriture est le lieu privilégié du mélange, de la contamination de la vie par la mort, de l'engendrement et de la fin [...]. Il s'agit de voir comment la mort symbolique est corrélative des personnages. Cet intérêt de la mort symbolique se situe dans la tentative de fondation d'un nouveau cadre d'existence qui va se substituer au mode de vie de la société ancienne.

1- **La fin du règne du Timonier ou la mort de la tyrannie**.

Assèze l'Africaine livre avec une crudité sans égal le tableau sans complaisance d'une Afrique livrée à tous les domaines post-indépendantistes : misère, corruption, prostitution, pratiques traditionnelles perverties. Au centre de ce dispositif narratif en forme de voyage de la nuit, l'œuvre s'achève sur une note d'espoir, premièrement, par la chute des despotes. La population qui réclamait « l'assainissement de la vie politique, le rétablissement de la démocratie et l'égalité pour tous dans tous les domaines» (*AA* : 183-184) se voit brimer par les forces de l'ordre. Sur fond d'émeutes populaires (allusion aux troubles qui ont secoué le Cameroun à plusieurs reprises à la suite d'élections douteuses), dûment réprimées par les forces de « l'ordre », des échauffourées s'en sont suivies, sanctionnées par les massacres des manifestants. Voici le commentaire du narrateur pour décrire l'atrocité avec laquelle ces forces de l'ordre s'en sont prises aux manifestants :

> « […] Les militaires cabriolèrent en tenue de combat. Les pans de leurs kakis frétillaient dans le soleil. Des mitraillettes luisaient dans leurs mains. Ils se jetèrent dans le tas comme un fardeau, écrasèrent et piétinèrent cette masse viandée. On entendait des vlom ! des cris, des hurlements horribles et des […] « il m'a arraché un bras » des « Ma jambe ! Ma jambe !» et des « Il m'a eu !»[…] Les canons sifflaient et lançaient des étincelles comme des confettis. Une odeur de fumée montait, on n'y voyait rien ». Calixthe Beyala (1994, p.212)

Cette manifestation populaire qui se termine dans un bain de sang dû à la violente réplique des forces de l'ordre constitue un vrai carnage qui va susciter toute sorte de commentaire, précisément sur le nombre de morts :

> « Dans le quartier du bas, les oubliés du développement se mettaient par petits groupes. Dix millions de morts, hurlaient certains. Quinze millions, criaient d'autres. Personne n'était d'accord sur le nombre exact de morts. La situation était d'autant plus saugrenue que le Cameroun ne comptabilisait que 7,5 millions d'habitants ». (Calixthe Beyala, 1994, p.216)

Le nombre exagéré des morts montre l'âpreté des combats mais surtout l'espoir que d'autres se substitueront aux morts pour régénérer la cité. On peut dire sans se tromper que la « descente aux enfers » des personnages opprimés permet de mieux les élever dans un univers où le mal règne en maître et la mort érigée en principe. C'est ce continent archaïque, aux structures malsaines, cette Afrique qui doit mourir pour laisser la place à une société plus juste, plus consciente d'elle-même, désaliénée. Aussi faut-il la prise de conscience des Africains quant aux possibilités de sursaut que permet une exploitation plus judicieuse des potentialités naturelles et humaines du continent.

L'excès de pression causé par le viol économique débouche sur la révolte des populations que l'on pourrait qualifier de révolutionnaire en ce sens qu'elle vise le renversement par la lutte de l'ordre établi. La violence révolutionnaire que l'on peut nommer « violence par le bas » constitue dans l'œuvre, la part de brutalité assumée par la masse populaire face aux exactions dont elle est l'objet. Cette violence n'est que le résultat de frustrations multiples subies par le peuple. Museler la population et empêcher les gouvernés de devenir des hommes, constitue le nouvel esclavage auquel les indépendances africaines ont donné naissance. Le régime du président à vie est le prototype de ces pouvoirs exercés sans partage ni compromis avec le peuple. En tout cas, les forces de l'ordre détruisent par leurs actions l'autorité qu'elles ont voulu soutenir et ce faisant, les agents des forces de l'ordre se sont aliéné la population qu'ils devaient défendre. C'est tout le sens des propos pleins d'amertume qu'un des personnages d'*Assèze l'Africaine* profère :

> « Des patrouilleurs militaires passèrent. Ils étaient pleins de sang. Les doudous en les voyant se contractèrent de contrariété et gueulèrent en saccades : « Bandes de voyous ! Enculées de vos mères ! On vous paie pour quoi ? On vous paie pour quoi ? Même pas fichus de faire régner l'ordre ! Canailles ! Saligauds ! Voyous ! ». (Calixthe Beyala, 1994, p.215)

Au cours de cette manifestation antigouvernementale où Assèze affirme « Je me sentais mieux. C'était la magie d'un monde nouveau », on apprend par la suite que « le jour suivant fut consacré au ramassage des cadavres. Il régnait dans la ville une ambiance de fête ».

La mort est ici associée encore à la fête, à la joie, et non au deuil. Le champ sémantique du bonheur, de la féerie, de la félicité, de la paix intérieure, de la joie de vivre à une portée esthétique communiquant un optimisme certain. Le fait est qu'il faut finir avec la corruption qui ne ménage guère les cadres et agents de l'Etat, qui octroient droits et avantages à des tiers, parfois au détriment de la législation, contre espèces sonnantes et trébuchantes. « Privatisations » de certaines fonctions, longévité douteuse à des postes importants, le mal atteint tous les niveaux de responsabilité. Vers la fin d'*Assèze, l'Africaine*, le Timonier, quant à lui, prend la fuite alors que les manifestants entonnent des chants de joie pleins d'enthousiasme :

> « Du courage justement, mes concitoyens en eurent besoin. Il faut comprendre. Les opposants avaient promis la destitution du président à vie sous quarante-huit heures. Les banderoles des manifestants annonçaient : « A bas les voleurs ! » et : « Dehors les corrompus ! » et : « Mort au Président ! » mais également : « Santé pour tous !» et : « scolarité pour tous ! », « Nourriture pour tous ! »

> Sans compter que, les jours qui suivent, l'opposition déclara Douala « ville morte ». Mes concitoyens, qui en avaient las de souffrir, consentirent ce sacrifice. Ils n'allèrent plus au marché. Ecoles, administration, boutiques, marchés, agences, tout fut fermé ». (Calixthe Beyala, 1994, p.221)

On constate par -là que l'espoir d'une Afrique meilleure est inscrit dans la chair même de ceux qui souffrent car c'est leur être intérieur et leurs différentes sollicitations qui feront déborder le vase du soulèvement. A la dictature succède la révolte car on ne saurait sortir d'une privation des droits qui perdure depuis des décennies sans verser du sang. Mettre fin à une politique basée sur la prévarication du plus grand nombre et l'enrichissement du plus petit ne saurait se faire sans effusion de sang. C'est ainsi que le sort du Timonier reste plus ou moins incertain comme le souligne le passage suivant :

> « On disait que le président à vie s'était enfermé chez lui. On disait que le président à vie s'était refugie à l'ambassade de France, on disait que le président à vie avait embarqué à bord d'un avion personnel, en direction de la France ». (Calixthe Beyala, 1994, p.216)

Le discours discrédite les gouvernants, le Timonier en tête. La déchéance du despote comme scène de dénouement n'est rien d'autre que la négation des pouvoirs dictatoriaux nés des indépendances africaines. L'importance de la chute des guides éclairés et autres timoniers est à l'image de la brutalité infligée au peuple. Dès lors, la satire politique apparaît comme l'espace d'un réquisitoire où les « Noirs Blancs » sont mis au banc des accusés.

Par ailleurs, l'allusion à la France est explicite à ce propos. C'est pour montrer que depuis longtemps, l'ancienne puissance colonisatrice n'a cessé de confisquer l'indépendance de ses anciennes colonies en y maintenant un système d'exploitation clientéliste, soutenant politiquement et militairement des régimes aux « ordres ».

2- La mort d'Awono, la fin de l'élite africaine corrompue.

« Mort ! Mort ! Mort ! », telle est l'annonce de la disparition d'Awono, personnage symbolisant un pouvoir unique et dogmatique, omnipotent, en complet désaccord avec la réalité du peuple. Figure de l'opulence, de la corruption et de l'arrogance, il meurt libidineux, obnubilé par la Comtesse, une prostituée qui profite de son argent bien plus qu'il ne jouit du corps de cette dernière. En effet, la « destruction et le détrônement sont associés à la renaissance et à la rénovation, la mort est liée à la naissance du nouveau. Le fait est qu'il faut finir avec la corruption qui ne ménage guère les cadres et agents de l'Etat, qui

octroient droits et avantages à des tiers, parfois au détriment de la législation, contre espèces sonnantes et trébuchantes.

En faisant mourir ainsi son personnage, la romancière milite pour la naissance d'un nouvel ordre des choses. En effet, la destruction et le détrônement sont associés à la renaissance, la mort de l'ancien est liée à la naissance du nouveau, toutes les images sont concentrées sur l'unité contradictoire du monde agonisant et renaissant :

> « Il [Awono] n'était plus le même. Une partie de son corps ne servait plus. On aurait pu la découper et la donner aux vautours, juste pour leur donner une colique. Il était d'une extrême maigreur. Il s'était ranci, grisonné, froncé des paupières et des joues, tout ridé autour des yeux » (Calixthe Beyala, 1994, p.223)

Cette façon de décrire la décrépitude physique permet sans doute de comprendre la portée que la narratrice veut donner à cette présence presque pathologique de la fin du personnage. Et la narration de se poursuivre en ces termes :

> « Je ne m'en offusquais pas, car, d'une certaine façon, je le voyais fondre. La mémoire qui s'effilochait. La langue qui bavait. Les yeux mangés, creux. Le regard le plus profond que je lui aie connu. Il restait dans sa nature invincible. Son point de départ avait été la consommation. Il devenait un produit qui digérait sur place » (Calixthe Beyala, 1994, p.224)

Dans le passage cité plus haut, le choix des verbes « fondre », « s'effilochait », « digérait » introduisent la fin de l'homme que les villageois surnommaient le « Prince des Princes », qui gonflait d'orgueil « comme un crapaud qui voulait devenir bœuf ». Cette fin génère les graines d'un monde plus humaniste. Il faut y ajouter d'autres initiatives pour que l'Afrique prenne une part active dans la marche du monde, organisée en de vastes regroupements opérationnels et d'exécution. Pour un personnage de Beyala, qui rêve de devenir leader incontesté de l'Afrique, voici ce qu'il dirait si son ambition se réalisait :

> « […] Je serais reçu aux Nations Unies, je demanderais au Président en personne de respecter les convenances en se lavant les mains comme Ponce Pilate des décisions qui seront prises en Afrique, par les Africains pour les Africains ». (Calixthe Beyala, 1994, p.308)

Le contenu de lettre qu'il adresserait au président français est très explicite à ce propos :

> « Moi, l'Afrique j'y pense toutes les nuits de la terre. Sachez que j'ai écrit une lettre au président de la République française pour lui demander la connexion du Biafra

au Cameroun, celle du Nigeria au Niger, du Niger à la Libye, de la Libye à l'Algérie etc. » (Calixthe Beyala, 1994, p.313)

Cela permettrait au continent de se doter de réelles infrastructures en transports, télécommunications, eau, agriculture et énergie ainsi que d'équipements collectifs en matière d'éducation et de santé (pour lutter et éradiquer certaines graves maladies et pandémies qui sévissent sur le continent.) Les livres sont pleins d'espoir malgré la réalité anxiogène qu'ils dépeignent, des « drames comme l'esclavage, la colonisation, la corruption des dirigeants, les mariages forcés » (*AA* : 334). Beyala clôt son livre par des propos qui font appel à une prise de conscience de tous les Africains :

> « Ce livre est avant tout le mien. Il est ma lente gangrène. Je représente un continent dont la survie est bien compromise. Je suis née en voie de développement. Je vis en voie de disparition. Je n'ai aucune névrose. Aucune psychose. Ma torture hurle ailleurs, vers l'Afrique qui vit un blues dégueulasse et qui ne se voit qu'à l'ombre de ses propres ruines. Je ne noircis pas la réalité. Je la verdis, à la façon de l'Afrique qui faisande. […] J'ai touché à l'Afrique d'aujourd'hui, à ses structures malsaines, à ses rites ancestraux. J'ai égratigné ». (Calixthe Beyala, 1994, p.271)

Mais la dérive morale des personnages de Beyala peut être lue aussi comme le symbole de la déchéance de tout le continent car elle est le signe du dysfonctionnement des sociétés africaines contemporaines né de l'incurie politique qui conduit à une grande misère psychologique, morale et spirituelle.

Conclusion

Au terme de cette étude, il appert que l'hypothèse liminaire, à savoir la place centrale qu'occupe la problématique de la mort dans l'écriture de Beyala a été largement vérifiée dans *Assèze l'Africaine.* L'image calamiteuse que donne de l'Afrique Beyala n'a guère évolué depuis les premiers romans, bien qu'elle se refuse au désespoir : « Je ne parle pas de désespoir. Je parle de vie. J'écris ce livre pour une Afrique qui s'oublie, une Afrique au long sommeil. »

C'est dans la mort de certains personnages de l'œuvre qu'il faut chercher le sens du récit de Beyala. La mort dans cette œuvre veut dire, en fin de compte qu'il faut exorciser les démons d'un continent « en voie de disparition », et tuer en elle, symboliquement, cette part d'Afrique « qui vit un blues dégueulasse et ne se voit qu'à l'ombre des ruines ».

Il faut faire table rase du présent en tuant symboliquement la génération incarnée par les « pères de la nation » et faire place à celle d'hommes et de femmes appelés à devenir les prémices d'une aube nouvelle pour la société africaine. Continent de tous les conflits, de toutes les contradictions et de toutes

les prédictions alarmistes et pessimistes, l'Afrique attend sa renaissance. Le discours sur la mort ou à propos de la mort dans les sociétés africaines post-indépendance devient ainsi une parole cathartique et une démarche profondément post-coloniale.

Références Bibliographiques

ASAAH H. Augustin. 2005. « Satire, désordre, folie et régénérescence : lecture de quelques romans africains », *Présence Francophone*, Paris, n° 64.

BEYALA Calixthe. 1994. *Assèze l'Africaine*. Paris : J'ai lu.

BEYALA Calixthe. 2002. *Lettre d'une Africaine à ses sœurs occidentales*. Paris : Spengler.

BORGOMANO Madeleine. 1986. *Voix et visages de femmes dans les livres écrits par des femmes en Afrique francophone.* Abidjan : CEDA.

BRIERE Eloise. 1993. *Le roman camerounais et ses discours*. Ivry : Nouvelles du sud.

CAZANAVE Odile (1996). *Femmes rebelles : naissance d'un nouveau roman africain.* Paris : Harmattan.

DUCHET Claude (dir.). 1979. Sociocritique, Edition Fernand Nathan,Paris.

ELENGA Yvon Christian. 1996. « Désordre et langage de dérision. A propos d'*Assèze l'Africaine* de Calixthe Beyala », *Zaïre-Afrique,* n°309, pp. 459-471.

GAHUNGU NDIMUBANDI Patrice. 2009. *Angoisses névrotiques et mal-être dans Assèze l'Africaine de Calixthe Beyala*, Paris, L'Harmattan.

GALLIMORE Rangira Béatrice. 2000. *L'œuvre romanesque de Calixthe Beyala*, Paris, L'Harmattan.

GERVAIS Jean-Bernard. 1995. « Calixthe Beyala : Africaine et rebelle », *Amina*, n° 304 : 16.

GOODY Jack. 1996. *L'Homme, l'écriture et la mort*, Paris : Les Belles Lettres.

MAETERLINCK Maurice .2009. *Petite trilogie de la mort*, Tournesol Conseils SA, Luc Pire.

PARAVY Florence. 1999. *L'espace dans le roman francophone contemporain (1970-1990),* Paris : L'Harmattan.